

ric et découvre le spécifique à lui opposer, il ne nous est pas permis d'attaquer cette maladie comme entité morbide à l'exclusion du terrain sur lequel elle se développe, ni de préconiser contre elle un médicament, quel qu'il soit, sans égard pour les manifestations symptomatiques multiples engendrées par les diverses formes de l'affection.

Dans l'espèce, c'est un malade et non pas une maladie que vous avez à traiter et à guérir, si vous le pouvez, et selon que le mal se présentera à votre observation avec tels ou tels symptômes, vous ferez sentir à votre pronostic et à votre traitement les modifications que vous inspireront la sagesse, l'expérience et les connaissances que l'étude aura mises à votre disposition. Oh ! un jour viendra peut-être, où l'empirisme nous fournira, contre la diphthérie, un agent spécifique qui prendra rang à côté du mercure, de la quinine, de l'acide salicylique, etc., etc. Que sais-je même ? la méthode expérimentale, à la faveur de ses progrès incessants, pourrait bien ne pas attendre les résultats tardifs du hasard et nous permettre, avant longtemps, de pénétrer, le microscope à la main, jusqu'au repaire où se cache la nature intime de cette maladie, nous fournissant en même temps le moyen de la combattre dans son principe.

Que voulez-vous ? je vous l'avoue avec toute la candeur dont je suis capable, j'ai foi, moi, dans le microbe ; j'y mets toutes mes complaisances, car c'est en lui, il me semble, que doivent reposer nos espérances d'avenir. Cet infiniment petit est appelé, j'en ai la conviction, à jouer dans la pathologie un rôle infiniment grand. Que nous saisissons une bonne fois le micrococcus de la diphthérie, eût-il, celui-là, la forme d'un accent circonflexe, c'en est fait de lui : nous ne serons jamais assez malheureux pour ne pas trouver, par légions, les moyens d'exterminer cet être infime. Et alors, quoi de plus simple que la médecine ? Les "médecins à tiroir" du regretté Béhier se trouveront créés de toutes pièces. Une maladie étant donnée, le tiroir s'ouvre, on y plonge la main, on y puise le traitement et tout est dit !

Mais en attendant le jour heureux où nous jouirons de la réalisation de ces beaux rêves, force nous est bien de demeurer sur le terrain aride du positivisme où l'intelligence a seule à lutter contre les désordres multiples dont est affligé l'organisme humain.

Puisque le spécifique de la diphthérie est encore à trouver, puisque nous n'avons à notre disposition aucun moyen direct de neutraliser les causes qui président à l'origine et au développement de cette maladie, nous devons instituer un mode de traitement symptomatique dont nous puiserons les éléments dans les connaissances que nous possédons sur la pathologie en général et sur la diphthérie en particulier.

Sans nous arrêter aux divergences d'opinion qui ont cours dans la science, je crois que nous sommes autorisés à définir la diphthérie : une maladie générale avec manifestations locales caractérisées par la présence de fausses membranes sur la muqueuse des voies aériennes et parfois sur la peau dépouillée de son épiderme.

Très souvent les symptômes généraux sont très peu accusés, la lésion locale semble être toute la maladie, et à moins que la fausse membrane ne soit située dans le larynx où alors elle peut tuer en quelques heures à cause de la gêne tout mécanique imposée à la respiration, le pronostic de l'affection est bénin et la guérison survient spontanément dans la moitié des cas environ. C'est la forme légère indiquée par Trousseau.